

JEAN **MARCHETTI**
(rasant Pierre Alechinsky)
© Photo Pierre Nguyen

Depuis cinquante ans, **Jean Marchetti** occupe une place singulière dans le paysage artistique belge. Coiffeur de profession, galeriste et éditeur par passion, il a fait de son salon de Saint-Gilles, un quartier de Bruxelles, un lieu de rencontre où se sont croisés Pierre Alechinsky, Roland Topor, Antonio Seguí, Pat Andrea, Stéphane Mandelbaum, Glen Baxter et bien d'autres. À l'occasion de l'exposition que lui a consacré le Centre de la gravure et de l'image imprimée de La Louvière, il est revenu sur un demi-siècle de fidélités, d'amitiés et d'aventures éditoriales.

Par **Frédéric Bosser**

JEAN MARCHETTI

CECI EST UN ARTISTE DU CISEAU



JEAN MARCHETTI, COIFFEUR GALERISTE ÉDITEUR – *50 ANS D'IMAGES & MOTS*

ÉDITIONS CENTRE DE LA GRAVURE ET DE L'IMAGE IMPRIMÉE & LA PIERRE D'ALUN
Livre broché, 252 pages couleurs, disponible

Pour ceux qui ne connaissent pas votre galerie, comment la décririez-vous ?
C'est un espace de 75 mètres carrés, situé à Saint-Gilles avec... un seul fauteuil de coiffure. Je ne coiffe donc qu'une personne à la fois. Tout autour, les œuvres dialoguent avec celui qui est assis. Je me suis toujours considéré comme un galeriste avant même d'être un marchand. Mon métier consiste à provoquer des rencontres, pas simplement à vendre des œuvres. En ouvrant cette galerie dans un salon de coiffure, j'ai voulu créer une oasis dans un univers improbable, qui plus est dans un quartier en plein désert culturel.

Comment êtes-vous arrivé à exercer ces deux professions auxquelles il faut rapidement ajouter celle d'éditeur...
Un jour, un des artistes que je coiffais m'a invité à son vernissage, car il trouvait que je lui avais posé des questions auxquelles il ne s'attendait pas. Dans les années 1970, l'art était mis sur un piédestal et je n'y suis finalement pas allé, pensant ne pas y être à ma place. Cela l'a étonné... Peu de temps après, des artistes m'ont proposé de les accompagner à la Foire d'art de Cologne. J'ai alors sympathisé avec un critique d'art de la RTBF, Jean-Pierre Van Tieghem, qui s'est étonné de mon choix d'œuvres car il correspondait au sien.



Roland Topor, Nouvelle de Lydie Salvayre (Petite Fumeuse), 1986.

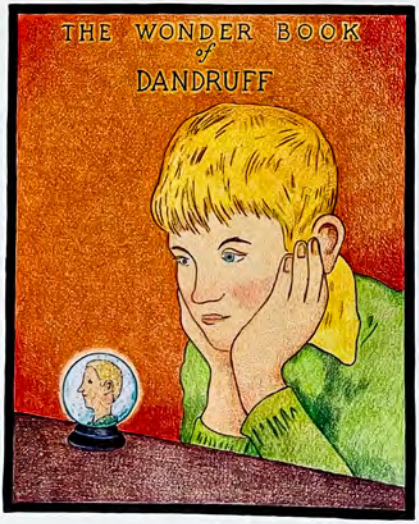
Roland Topor : dessin pour une pochette de disques
L'artiste a rajouté des poils © Roland Topor



Cela vous donne envie d'ouvrir une galerie ?
Non ! Cela commence en 1973 par la reprise du commerce de mon patron, j'avais vingt et un ans. Trois ans plus tard, je décide d'ouvrir ma propre galerie et organise alors sept expositions par an... J'ai commencé par des artistes locaux avant de devenir international.

Parmi eux, Roland Topor.
Lorsque je le rencontre en 1982, il vient d'accepter de travailler avec une autre galerie bruxelloise *(la galerie Camomille)*. Mais comme l'idée d'exposer dans un salon de coiffure lui plaît, il accepte finalement. Son ami André Ruellan trouve le titre de l'exposition suivante : *Scalp*. C'est le début d'une longue complicité.

Quel souvenir gardez-vous de Roland Topor ?
Celle d'un homme d'une fantaisie incroyable. Il avait une véritable obsession pour les cheveux. Pour preuve, quand je lui décris le lieu d'exposition, il s'en va chercher un petit carnet rempli de personnages dessinés... sur lesquels il collait un cheveu ! Suivant la forme du cheveu, il dessinait. Il suffisait alors de souffler dessus pour que le dessin s'anime. Nous nous connaissions depuis à peine quelques minutes lorsqu'il en a découpé une page pour me l'offrir. Ce geste résume parfaitement sa générosité.



Glen Baxter : *The Wonder Book of Dandruff*.
Encre de chine et crayon
© Glen Baxter

Vous lui avez commandé plusieurs lithographies.
Le mot « commander » ne convient pas avec Topor ! Il travaillait librement. Ensuite, il venait me montrer ce qu'il avait réalisé. Après sa disparition en 1997, j'ai attendu une dizaine d'années avant de présenter à nouveau son travail. Je m'étais battu pour le défendre de son vivant ; il me semblait naturel de continuer à le faire après sa mort. Je dis toujours aux artistes avec qui je travaille que je suis comme une courroie de transmission entre eux et les spectateurs. Lorsqu'ils ne sont pas là, je deviens leur ambassadeur...

Un autre artiste dont vous êtes l'ambassadeur, c'est Pierre Alechinsky, une autre figure essentielle dans votre parcours.
Depuis plus de trente ans. C'est lors de l'enterrement de Topor qu'il m'a proposé de monter une exposition avec lui pour ses soixante-dix ans. Il m'a appris le sens de l'éthique. Avec lui, j'ai découvert qu'une relation entre un artiste et un éditeur-galeriste pouvait aussi être une histoire de confiance. Certaines estampes qu'il a réalisées pour moi évoquent même mon histoire personnelle : Boussu, où je suis né, les terrils, parce que je suis fils et petit-fils de mineur. En novembre, je lui consacrerai sa septième exposition pour nos trente ans de collaboration en galerie.

Quid de Glen Baxter qui vient de nous quitter ?
Nous devions célébrer ensemble les cinquante ans de ma galerie cette année. Son décès a bouleversé ce projet. J'ai préféré reporter l'exposition d'un an, par respect pour sa famille.

« Mon métier consiste à provoquer des rencontres, pas simplement à vendre des œuvres. »

Vous présentez également Stéphane Mandelbaum, dont les œuvres sont aujourd'hui très recherchées.
C'était mon voisin ! Je l'ai longtemps coiffé. Comme il n'avait pas une thune, il s'est proposé de me payer en dessins. J'en possède deux ! J'ai publié *Opéra gouffre* après son décès avec un texte demandé à Marcel Moreau. Après avoir exposé les dessins de ce livre, comme mon programme était complet, je l'ai encouragé à rejoindre une galerie plus importante. Ses grands dessins ont immédiatement impressionné tout le monde. Son assassinat a mis fin brutalement à un destin artistique exceptionnel.

Antonio Seguí semble avoir lui aussi beaucoup compté pour vous.
Énormément. Il était toujours partant. Je serais incapable de dire combien d'estampes nous avons réalisées ensemble. Il m'envoyait des dessins et je les transformais en estampes. Ce qui m'a toujours intéressé, avec lui comme avec les autres, ce n'est pas l'aspect commercial. Ce qui m'anime, c'est le plaisir de construire des projets avec les artistes. En ouvrant ce Salon d'Art, j'ai cassé les codes, allant jusqu'à organiser mes vernissages le lundi, jour de fermeture du salon de coiffure, en lieu et place du mercredi comme c'était l'usage à Bruxelles.

Avez-vous souvent ressenti la concurrence entre galeries ?
Jamais comme une guerre. Je n'ai jamais voulu courir après les artistes des autres. Au contraire, je privilégiais toujours le dialogue. Et surtout, je cherchais des projets originaux. C'est ainsi qu'est née, par exemple, la série de soixante et onze plaques émaillées réalisée avec Erró.

Puisque vous évoquez votre travail d'éditeur, votre activité ne s'arrête pas aux expositions car en 1982, vous créez la maison d'édition La Pierre d'Alun.
Tout est parti d'un déménagement pour un espace plus grand et de l'intégration de préfaces dans mes



Antonio Seguí : *Gran titiritero*, 1990-1991, eau forte et aquatinte
© Antonio Seguí

La Pierre d'Alun : le logo date de 1982, il est l'œuvre de Pierre Alechinsky © Pierre Alechinsky

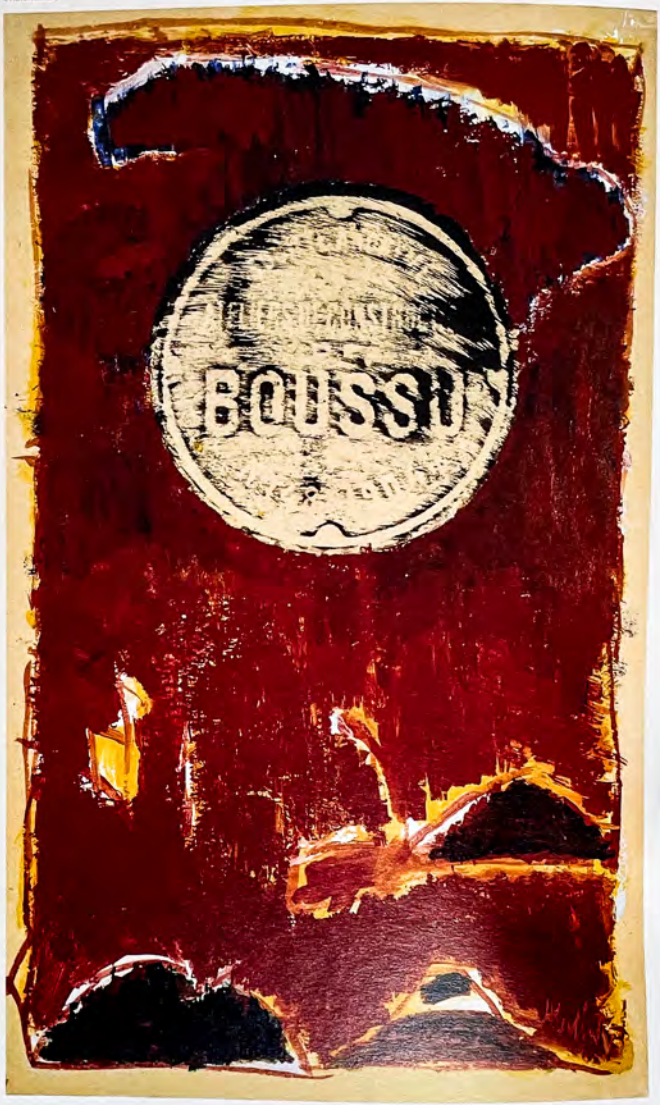


« affiches-invitations ». Au début, il s'agissait simplement de petites affiches reproduisant quelques œuvres. Puis j'ai demandé à des écrivains d'écrire des textes de présentation. Je trouvais important qu'un texte accompagne le regard, qu'il ouvre des pistes de lecture. Ensuite, j'en faisais des tirés-à-part qui ont été les prémices de l'édition de livres. J'en ai réalisé plus de deux cent cinquante. J'ai beaucoup appris en lisant le texte d'Iris Clert. Son livre *Iris-Time* m'a profondément marqué. Elle avait compris que l'édition pouvait prolonger le travail de la galerie. Elle évoquait aussi l'importance d'une préface...

C'est Pierre Alechinsky qui en signe le logo...
Au départ, ce devait être Raoul Ubac. Mais ce dernier était alors mourant. J'ai fini par convaincre P.A. *(Pierre Alechinsky)* en lui disant que les initiales de cette maison d'édition étaient les mêmes que les siennes. Il était coincé ! *(Rires.)* La création de la maison d'édition, après le salon et la galerie, offrait une manière de diffuser et de multiplier les idées et les images. C'était aussi une manière de laisser une trace tangible de mon passage sur terre.

Comment choisissez-vous les auteurs des préfaces ?
Il y a deux cas de figure : soit ce sont des « mariages arrangés » que je provoque, soit les artistes eux-mêmes me suggèrent un écrivain. L'esprit des éditions La Pierre d'Alun est : « Il n'y a de mots sans images. »

Pierre Alechinsky : *Boussu IV*, 2007, acrylique sur papier marouflé sur toile
© Pierre Alechinsky



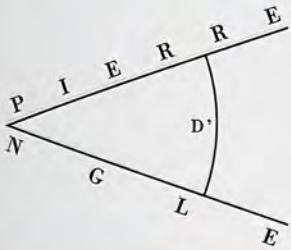
Avez-vous un livre auquel vous êtes particulièrement attaché ?
Oui, *L'Art de la couleur*, réalisé avec Paul Cox... un livre où il n'y a pourtant aucune couleur ! Au départ, l'idée m'est venue en lisant une phrase de la description d'une fleur ainsi que de sa couleur, alors que le texte était imprimé en noir et blanc, ce qui m'a permis d'imaginer le rouge de cette rose. Paul a donc transformé cette contrainte en idée : réaliser un livre qui ne parle que de la couleur sans jamais en montrer. Finalement, c'est cette absence qui fait toute sa force.



Qu'est-ce qui vous donne envie de travailler avec un artiste ?
Je cherche avant tout un univers singulier. Un monde que je n'ai jamais vu ailleurs.

La Pierre d'Angle : le logo est créé par Paul Cox en 2004
© Paul Cox

« Je cherche avant tout un univers singulier. Un monde que je n'ai jamais vu ailleurs. **Lorsqu'un artiste possède cette voix particulière, j'ai envie de la défendre.** »



Lorsqu'un artiste possède cette voix particulière, j'ai envie de la défendre. Peu m'importe que ce soit commercial ou non.

Parmi les artistes moins connus que vous défendez figure le graveur Thierry Mortiaux.
C'est un artiste remarquable. Nous préparons une nouvelle exposition pour janvier 2027. Il maîtrise toutes les techniques de la gravure : pointe sèche, eau-forte, vernis mou... C'est un créateur exceptionnel. Il a vécu quelque temps en Sibérie ; cela explique peut-être cette dimension presque chagallienne de son travail.

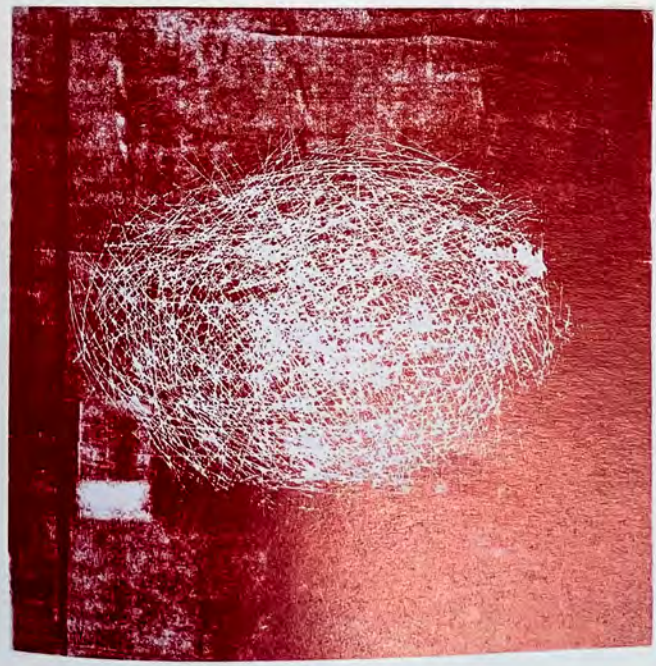
Vous êtes-vous parfois trompé dans vos choix ?
Il m'est arrivé de rompre une collaboration. Je pense à Jean-Claude Bastide. J'aimais son travail, tout se passait bien jusqu'au moment où, pendant l'accrochage, il s'est mis à tenir des propos fascistes. Là, c'était impossible. Nous n'avons fait qu'une seule exposition, alors même que le succès commercial était présent. Et puis il y a ceux qui disparaissent trop tôt : Olivier O. Olivier, Roman Cieslewicz, Gottfried Wiegand, Eugène Dodeigne ou André François. On imagine toujours les projets que l'on aurait encore pu réaliser ensemble.

Plus surprenant dans votre catalogue, la présence de Loustal.
Pourquoi pas ! Je connaissais son travail sur Simenon. Après avoir pris connaissance d'un texte inédit mais inachevé d'Henri Vernes, j'ai pensé à lui. Il s'est montré enthousiaste car grand lecteur de cet écrivain ! Et pour rendre hommage à son titre *Façon « série noire »*, nous avons vite opté pour un livre en noir et jaune.

Une autre collection porte un nom intrigant : Pierre d'Angle.
Parce que les amoureux des livres vivent dans les angles ! Sans les angles, rien n'existerait. Le sexe d'une femme est dans un angle, un homme en érection aussi ; nos cinq sens sont eux aussi des angles qui nous relient au monde. J'aime cette idée. Tous les papiers de cette collection sont d'ailleurs découpés à la main.

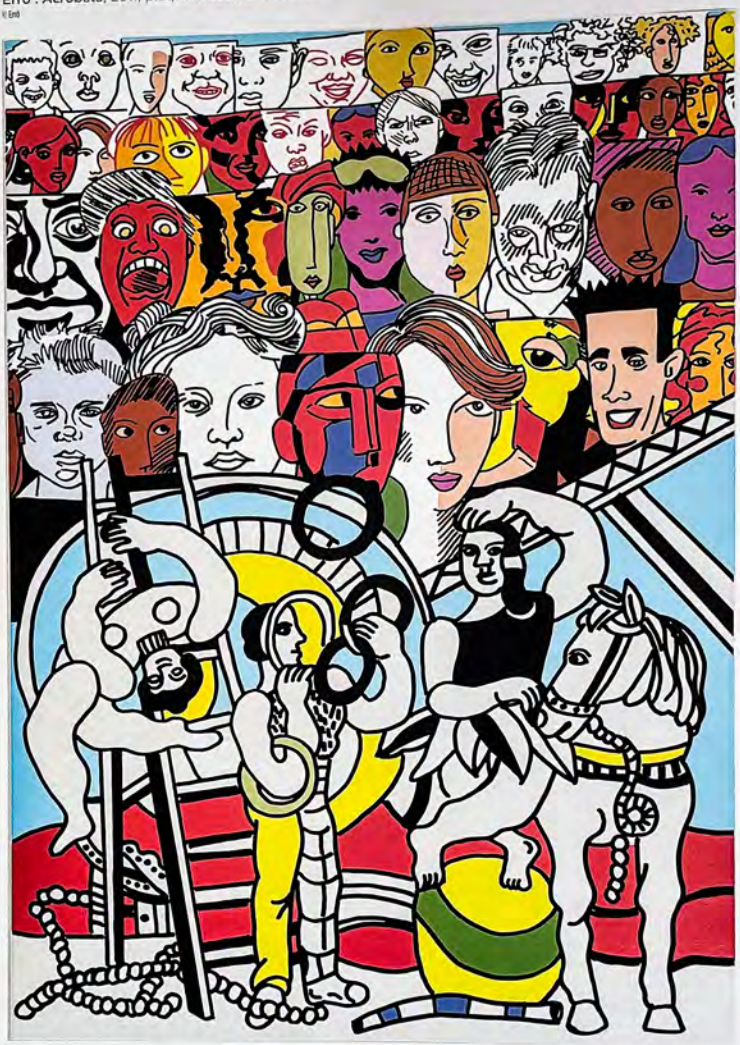
Plus intime, cette collection appelée La Petite Pierre...
Créée en 1988, elle édite des auteurs inconnus ou méconnus ainsi que des textes introuvables. Elle se permet toutes les fantaisies que mes autres labels ne s'autorisent pas.

Vos éditions réunissent aussi bien des artistes figuratifs qu'abstraits.
La figuration ou l'abstraction m'importent peu. Ce qui m'intéresse, c'est le résultat mental d'un individu, la singularité de sa pensée. Au fil des années, je me suis construit une famille que je n'avais pas. Ce qui me touche, c'est que les artistes que je défends s'apprécient entre eux. Beaucoup de rencontres sont d'ailleurs nées grâce à eux.



Roby Comblain : *Stella By Starlight*, 2024, xylogravure sur papier
© Roby Comblain

Erró : *Acrobats*, 2011, plaque émaillée, 16 couleurs



Vous êtes toujours allé chercher les artistes vous-même.
Toujours. Je n'aime pas que l'on m'impose un artiste. D'ailleurs, aucun ne m'a jamais appelé pour me demander une exposition. C'est moi qui vais vers eux. Ma galerie possède une identité très singulière. Les artistes doivent entrer dans cet esprit ; sinon, cela ne fonctionne pas. Parfois, cela demande du temps. J'ai longtemps essayé de convaincre Erró d'exposer ses collages chez moi. Une véritable amitié est née. Aujourd'hui encore, lorsque je passe à Paris, je lui coupe les cheveux. C'est la même chose avec Pierre Alechinsky. J'aime retrouver ce geste. Les coiffer est un plaisir pour moi, leur façonner la tête que leurs traits méritent.

« Mon salon m'a offert une indépendance totale. Je n'ai jamais été obligé de faire des choix dictés par le marché. »

Avez-vous des regrets ?
Oui, quelques-uns. Je regrette de ne pas avoir pu publier un livre de Zao Wou-Ki de son vivant. Et puis il y a cette rencontre avec Saul Steinberg, à New York. Je rêvais de lui faire illustrer un texte de Samuel Beckett. À peine avais-je commencé à lui exposer mon projet qu'il m'interrompt : « Je n'ai jamais illustré de texte. » Je lui rappelle alors *Gogol* et *All except you* avec Roland Barthes. Il reste bouche bée. Puis il me demande si je pense réellement que Beckett accepterait d'être illustré par lui, avant de m'inviter à me renseigner. J'ai alors découvert que Beckett avait refusé d'écrire la préface d'une exposition de Steinberg à la demande d'Aimé Maeght. Steinberg était en dette d'un livre depuis sept ans auprès de son éditeur américain... et il ne voulait pas me l'avouer. Le projet était donc impossible. C'est un regret, car j'aurais aimé réunir ces deux immenses créateurs.

Que représente cette exposition pour vous ?
La première chose à laquelle j'ai pensé, c'est qu'il allait falloir retrouver toutes les affiches et les œuvres ! Certaines étaient chez moi, d'autres chez des collectionneurs. Les récupérer n'a pas été une mince affaire. J'ai donc décidé de ne pas faire appel aux collectionneurs pour n'être dépendant de personne et faire comme d'habitude : rester indépendant. Le jour où tout était enfin réuni, un ami photographe m'a appelé par hasard pour me dire qu'il était disponible si j'avais besoin de lui. Cette coïncidence m'a donné l'idée de réaliser un livre rétrospectif de tout ce que j'avais édité. Je ne serais jamais allé proposer moi-même une exposition

Affiche en colonne Morris pour *L'Événement du Jeudi* en 1987
© Photo DR



sur mon parcours. Ce n'est pas dans ma nature. Quand on est galeriste-éditeur, chaque journée est un défi. Si cette exposition existe aujourd'hui, c'est grâce au regard de Christophe Veys qui en est le commissaire et qui l'a imaginée, mais aussi grâce à la fidélité des artistes qui m'accompagnent depuis cinquante ans.

L'exposition s'ouvre d'ailleurs sur une citation de Roland Topor :
« Nous ne sommes pas nés pour faire une seule chose. Si nous avons la possibilité d'en faire plusieurs, on s'ennuie moins. »
Cette phrase m'accompagne depuis longtemps. Elle correspond parfaitement à mon parcours. Topor est aussi l'auteur de l'enseigne de mon salon de coiffure, réalisée à partir d'un de ses dessins. À ma grande surprise, cette image s'est retrouvée ensuite à la une de *L'Événement du jeudi*, puis sur les colonnes Morris à Paris. C'est grâce à Roland, qui m'a offert son dernier exemplaire, que je peux la montrer dès l'entrée de l'exposition.

Le montage de cette exposition a-t-il ravivé beaucoup de souvenirs ?
Des souvenirs heureux, bien sûr, mais aussi des moments plus douloureux. Revoir ces œuvres, c'est aussi penser à tous les amis qui ne sont plus là. Le travail d'éditeur crée une relation bien différente avec les artistes, de celle avec les écrivains. Je tiens à ce que mes livres et mes tirés-à-part de préface gardent une trace de leur passage au Salon d'Art. Le nom du préfacier apparaît d'ailleurs en plus grand que celui de l'artiste. J'accorde une immense importance à la qualité littéraire des textes.

Votre métier de coiffeur a finalement rendu tout cela possible.
Sans lui, rien de tout cela n'aurait existé. Mon salon m'a offert une indépendance totale. Je n'ai jamais été obligé de faire des choix dictés par le marché. L'édition est rarement rentable ; certains diraient que c'est une danseuse. Moi, j'ai toujours préféré construire plutôt qu'accumuler de l'argent, et bien entendu diffuser. Ce qui me motive, c'est de laisser une trace, de faire naître des œuvres et des livres qui continueront à vivre bien après moi.



Roland Topor : dessin reproduit dans *Panic*. Il devient l'enseigne du Salon d'art en 1982
© Roland Topor

DÉCOUVRIR

Pour rencontrer Jean Marchetti ou se faire coiffer, une seule adresse :

LE SALON D'ART
81, rue de l'Hôtel-des-Monnaies
B - 1060 Bruxelles – Belgique
Tél. + 32 (0)2 537 65 40
du mardi au vendredi de 14 h à 18 h 30
et le samedi de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h
www.lesalondart.be